

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 9

Artikel: Un homme soigneux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209393>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Je suis heureux de voir que vous ne nous refusez pas l'appui de votre expérience, de votre patriotisme.

— Bardón, bardón, che n'ai encore rien bromis... Auriez-fous la ponté de me basser cette baire de ciseaux, à forte droite... Merci... che ne beux rien bromettre sans safoir à quoi che m'encache.

— Vous ne vous engagez, mon cher voisin, à rien au monde, sauf à vous laisser porter sur la liste des intérêts du petit commerce et de la petite industrie.

— T'accord, mais ine fois élu — si che suis élu, ça c'est une autre chosse — ine fois élu, che ne vois pas gomment Hans Schnabel, reliure de luxe et reliure ordinaire, bournra être plus utile à la batrie que mossié Martin et tous les autres gommerçants et industriels ?

— Mon cher voisin, vous êtes un modeste ; c'est des citoyens de votre trempe qu'il nous faut, des hommes à l'esprit droit, qui voient juste et ne se laissent pas entortiller par les finasseries de la politique.

— Oh ! bous m'endordiller tans les filasseries, gomme fous disez, il n'y a bas crand dancher ; quoique che suis naturalisé faudois depuis vingt ans, je l'ai encore trop ma tête garrée de Stren-gelbach, ganton Aargau !

— Précisément.

— Che me témande bourtant si mon blace elle est pien au Crand Gonseil. Che le sais, je l'ai berdu bresque toute l'accent allemand, mais che le suis moins familiarisé asec les affaires bupliques du ganton de Faud qu'avec son pon butif vin blanc.

— Raison de plus pour apprendre à connaître mieux ces affaires publiques ! Voyons, mon cher monsieur Schnabel, puisque vous avez la confiance de nos hommes politiques.

— La gorfiance, c'est une très grande chosse, ui. Mais che dois fous dire une autre chosse, mossié Martin : la bolitique de vos hommes bolitiques, elle n'est heutêtre bas la bolitique de Hans Schnabel ; moi, che l'ai ma betite bolitique à moi.

— Et peut-on savoir, sans indiscretion, quelle en est la caractéristique ?

— Gomment disez-vous ? la garac...

— La caractéristique.

— Uï, ui, la garagristique... Che gomprends pas très bien ; ma bolitique elle n'est pas si fort garagristique ; je ne l'ai bas le temps de gourir les assemblées, je forme mon betite chuchement en lisant les chournaux de toutes les partis et che fote nn chour *ui*, un chour *non*, une fois bous celui-ci, une autre fois bous celui-là, d'abréz ce que che le gonnais de leurs actes...

— C'est très bien et je vois que vous êtes notre homme, que vous ferez honneur à la liste que voici, où votre nom figure en bonne place.

— Mossié Martin !

— Monsieur Schnabel ?

— Mossié Martin, fous afez imprimé mon nom sur fotre liste ?

— Vous le voyez.

— Mossié Martin, bouskoj alorss afiez-fous l'air de me témander la bermision de tisposer de mon nom ?

— Par politesse, mon cher voisin.

— Mossié Martin, che ne gomprends bas cette bolitesse.

— Vous n'allez pourtant pas vous fâcher, cher monsieur Schnabel ?

— Himmelkreuzdonnerwetter ! le cher mossié Schnabel, il ne se fâche bas bous une semblaible chosse ; mais il vous témande de rayer son nom de fotre liste.

— Mais, cher voisin, comprenez donc que c'est un peu tard ; votre candidature est maintenant officielle.

— Mossié Martin : « La gantitadure Schnabel est officielle une mauvaise blaisanterie. Signature : Schnabel », foilà ce que ch'égrirai cette

soir à toutes les chournaux. Et maintenant, bermettez-moi de mettre de l'or sur ces tranches.

Le bon relieur fit comme il l'avait dit, et, sûr cette fois d'être laissé en paix, il s'accorda, « officielle, une demi-bouteille de 1911 ».

V. F.

Le comble de l'économie. — Entre maris :

— Mon cher, tu n'as aucune idée de mon honneur en ménage. Ma femme est un modèle d'économie.

— Et la mienne, donc ! Un exemple. Je lui avais promis un cachemire au cas qu'elle me donnât un fils.

— Eh bien, mon cher, pour ne pas me pousser à la dépense, elle a accouché d'une fille. C'est comme ça !

Borgne et bossu. — Les infirmes ne sont pas les moins facétieus des humains. C'est leur consolation.

Un borgne rencontrant de fort grand matin un bossu, lui fait plaisamment :

— Hé, l'ami, tu as chargé de bon matin !

— C'est pas si bon matin que ça. Tu le crois parce que tu n'as encore qu'une fenêtre ouverte.

PAS DOU IADZO

Lo père Remollie démorable pè lo Valâ. L'avâ duve mâison : onna galéza carrâe et onna croûte grandze que l'étai pas bin llien, mâ pas appondya tot parâi. L'è z'avâi fête assurâ tote lè duve à iena de ciliou compagni qu'on lau dit lè z'assurances, et l'ein étai bin conteint. Pâo-ton jamè savâi ! se dâi iadzo l'affère vegnâi à boulrâ ! Et cein n'a pas manquâ, sa grandze l'a prâi fu et que lo père Remollie ein a ètâ par-dieu bin conteint, c'â la voliâve tot parâi d'guelhi po la refére on'bocon po levé iô pouâve lâi ajustâ onna grandze à pont.

La Compagni dâi z'assurances lè vegnâite po taxâ et l'arâi faliu vère cili père Remollie. « Sa grandze vali iï pori li onna fortena, l'étai plieinna de messon et quasu nâova ; failâi lâi bailli à la plièce de l'erdzeint et pu pas poû. » Tant que n'ant pas pu s'arreindzî et que, po fini, la Compagni l'a décidâ de refére la grandze quemet l'étai devant.

L'è lo père Remollie que l'a ètâ attrapâ. Li que la voliâve justameint d'guenautsî. Ein a z'u à teimpétâ et à sacrementeintâ apri ciliou serpeint d'assureince dau diâblio. Mâ, l'a tot parâi faliu sè conteintâ.

Quaque dzo apri, vaité qu'on monsu que l'avâi dza ètâ pè tote lè mâison dau velâdo po coudhî lè fêre assurâ su la vya passe vè lo père Remollie et sè met à lâi fêre onna rësse de la mëtsance.

Lo père Remollie lo laisse dèbliottâ sein rein dere, mâ quand lo minna-mor l'a z'u fini, ie lâi fâ :

— Mèt ! m'assurâ à 'na Compagni, vo pouâide vo grattâ avoué voutrè z'assureince.

— Eh bin, que lâi fâ lo mouet, se vo ne voliâi pas vo z'assurâ vo mîmo, vo dèvetra o mète as-surâ voutrâ fenna.

— Ah ! credi na ! lâi repond lo père Remollie, po mè fêre quemet po la grandze. Se ma fenna vegnâi à mouri, na pas mè bailli de l'erdzeint vo m'ein baillera oncora on' autra à la plièce !

MARC A LOUIS

Un homme soigneur. — Hé ! là-bas ! Voulez-vous descendre de ce poteau, et un peu leste ! Je vous y prends à décrocher les fils télégraphiques.

— Mais, m'sieu le gendarme, puisqu'ils servent plus à rien, à présent.

— Comment, y ne servent plus à rien ?

— Mais non, puisqu'on a la télégraphie sans fil.

LE CORMORAN

Croquis.

Les naturalistes se sont tous trompés au sujet du cormoran.

Le petit croquis suivant n'a d'autre but que de remettre les choses au point.

Le cormoran, donc, est un bipède généralement vertébré ; peu casanier, il préfère aux douceurs du home, le soleil et le grand air ; son existence se passe à flâner sur les places et à attendre : le cormoran est un philosophe.

Par instants, comme les hirondelles s'assemblent pour émigrer, les cormorans se groupent pour palabrer à perte de vue. Ils parlent politique ou syndicats. Survient un explorateur ou un simple voyageur, le cormoran s'empresse de le décharger de ses bagages, car il est complaisant et tarifé. Puis, le voyageur rendu à destination, il se hâte, modeste et discret, de le quitter et revient auprès de ses congénères ; alors, sans perdre un instant, il reparle politique et syndicats. Un second voyageur survient...

Au fait, vous ne savez peut-être pas que nous appelons cormorans à Lausanne les portefaix dits autorisés ? Je m'empresse de vous le dire... pour vous l'apprendre. C'est encore le meilleur moyen connu.

C. A.

DU CALME !

Ah ! qu'ils doivent être heureux, les gens calmes ! S'il est vrai que le bonheur est peu ou prou de ce monde, les calmes en sont assurément les détenteurs. Le bonheur est inseparable du calme ; celui-ci en est un des éléments essentiels.

On dit que le bonheur est chose tout à fait relative, qu'il n'est pas le même pour tous, qu'un le trouve ici, l'autre, là. Oui et non. En tout cas, si quelqu'un prétend trouver le bonheur dans l'agitation incessante, dans la fièvre qui caractérisent la vie actuelle, il n'y connaît rien. Ce sont choses absolument incompatibles. Le propre du bonheur, c'est la sérénité, c'est aussi, mais dans une mesure plus restreinte, la contemplation. Les peuples vraiment heureux ne sont pas les plus voués à l'aiguillon de l'activité incessante, au démon des affaires. Ils peuvent jouir d'une copieuse aisance, de la richesse, même ; ils ne sont pas heureux. Le bonheur ne se paie pas d'écus sonnants, mais de satisfaction. Or l'argent ne la procure guère. Plus on a d'argent, plus on en veut avoir ; c'est la préoccupation constante, angoissante, tyrannique, du bon coup à faire pour arrondir encore son magot. On lui sacrifice tout, même et surtout son... bonheur.

L'homme qui prend le chemin de la richesse ou celui des honneurs, croyant atteindre plus tôt et plus sûrement le bonheur, se fourvoie. Il risque fort de ne jamais arriver à bon port.

Qu'ils doivent être heureux, les gens que la pleine possession d'eux-mêmes défend des vaines colères, dans lesquelles il est bien rare qu'on ne commette ou qu'on ne dise quelque sottise, quelque injustice irréparable. Et quelle supériorité ils ont en toutes choses sur les impatients, les embalés, les agités, les fiévreux. Ils sont comme un roc inébranlable, contre lequel vient se briser, vaincu, toute la sotte excitation des premiers. Ils sourient, placides, quand leur interlocuteur se fâche et bondit. Enervé par ce calme imperturbable, la fureur de ce dernier redouble ; elle atteint son paroxysme. Il croit être effrayant : il n'est que grotesque. Il croit discuter : il déraisonne. Il croit stigmatiser son contradicteur : il le rafermit et l'élevé. Il croit avoir un geste sublime et victorieux en s'en allant avec brusquerie et en frappant la porte : ce n'est qu'une piteuse défaite. Il